

la flamme pétillante ne dissipait qu'imparfaitement la fraîcheur humide de cette vaste pièce dallée de marbre. Aussi, avec l'aide d'un paravent tourné du côté des fenêtres et enveloppant à demi le pourtour de la cheminée, un petit salon avait-il été ménagé dans le grand.

Dans ce réduit où, de la porte, le regard pénétrait sans peine, trois personnes étaient assises dans des attitudes différentes, trois femmes qui formaient un groupe plein de grâce familière et d'abandon.

L'une, âgée de quarante-cinq ans, mais paraissant beaucoup plus jeune malgré son sévère costume de veuve et un embonpoint assez marqué, avait un de ces calmes et doux visages, indices certains d'une âme pure et d'une vie paisible, sur lesquels le temps ne semble avoir presque aucune prise.

Bien qu'un grand air de dignité fût empreint dans toute sa personne et qu'à l'expression un peu triste de son sourire on devinât aisément que les vicissitudes de la vie l'avaient trouvée résignée, mais non indifférente, elle était visiblement demeurée jeune de cœur encore plus que de visage. Tout en elle annonçait une de ces femmes rares qui savent vieillir et qui ayant beaucoup appris sans rien oublier, se font aimer de tous; des jeunes gens par une bienveillance gracieuse et prévenante qui témoigne d'un cœur toujours bon et sympathique; des personnes d'âge, par leur raison calme et réfléchie.

Placée au coin de la cheminée, à droite, elle souriait alors et avait la tête à demi tournée vers une jeune fille couchée près d'elle, sur un canapé, et causant, malgré la nonchalance de son attitude, avec une animation pleine de gaieté et de pétulance.

Grande, bien faite, cette jeune fille, âgée de vingt à vingt-deux ans, avait une de ces éclatantes beautés de brune qui frappent les plus indifférents et subjuguent les plus froids. D'une finesse et d'une régularité de traits parfaits, d'une pâleur transparente et légèrement rosée, son visage toujours souriant et gai, était animé par deux grands yeux noirs dont la flamme débordante trahissait une telle exubérance de vie, une succession de pensées si vive et si changeante qu'il semblait que dans cette heureuse nature la mobilité même des impressions dût en exclure la profondeur et ne pas laisser de place aux affections sérieuses ou tristes.

Mais cette vivacité, résultat du tempérament plus que du caractère, n'était qu'extérieure, et cachait même une âme, non pas froide, mais réfléchie, dont le jugement sûr et toujours calme, réglait souverainement ses moindres actes. Aussi, bien que fort capable d'affection et de dévouement, l'était-elle peu d'entraînement, ayant, malgré ses formes légères et parfois même un peu folles, un grand sens et un rare esprit de conduite.

Ces deux dames étaient la marquise de Tréveneuc et sa fille Isidora.

En face d'elles, assise à une table sur laquelle était posé un livre ouvert, se trouvait une jeune fille dont le maintien calme et posé et la placide figure contrastaient avec le laisser-aller et la vivacité d'Isidora.

Son opulente chevelure d'un blond cendré qui retombait en boucles le long de ses joues encadrait un frais et charmant visage, d'une douceur et d'une délicatesse infinies, dont l'expression était comme voilée par un nuage de mélancolie. La même

tristesse se retrouvait, mais plus accentuée, dans le regard profond et un peu vague de ses yeux bleus, habituellement rêveurs et doux, mais où dormait une flamme qui parfois, sous le coup d'une émotion profonde, s'allumait tout à coup et donnait à sa physionomie transfigurée un air saisissant de noblesse et de dignité. La douceur et la bonté étaient cependant son trait caractéristique, marqué surtout dans la courbe molle et un peu indécise des lèvres.

Plus petite, plus frêle qu'Isidora, silencieuse d'ordinaire et concentrée en elle-même, elle était tout cœur et tout sentiment, et sous son apparence de timidité et de réserve cachait une âme impressionnable, mais ardente, qui était avide d'émotions et prompte à l'enthousiasme.

Cette jeune fille n'était autre que Marguerite Lalonde, la cousine d'Edouard d'Erbray et d'Isidora.

Pour lire avec plus d'aisance, elle avait appuyé sa tête sur une de ses mains et rejeté en arrière ses longues boucles flottantes. Mais depuis un instant son regard s'était détaché du livre et porté, comme celui de Mme de Tréveneuc, sur la physionomie animée d'Isidora qui, avec force gestes, expliquait la rencontre que, le matin, elle avait faite d'un bohémien qui n'était autre que Pharold.

L'entrée d'Edouard d'Erbray et du colonel d'Availles n'interrompit pas l'explication. La porte s'était ouverte si doucement, le bruit de leurs pas était si bien étouffé par l'épais tapis qui couvrait les dalles, qu'on eût à l'arrivée d'un domestique, et ils purent pénétrer jusqu'au milieu du salon avant qu'on les honorât d'un regard.

Marguerite fut la première à tourner la tête de leur côté. À la vue d'Edouard un flot de sang empourpra son visage, et un éclair de joie et de bonheur jaillit de ses yeux.

—Edouard! s'écria-t-elle.

Et, poussée en avant par une force irrésistible, elle se leva, prête à se jeter dans ses bras. Mais elle se contint, et, se tournant vers Mme de Tréveneuc, comme honteuse de ce premier mouvement :

—Ma tante, dit-elle d'une voix tremblante, c'est Edouard!

La marquise et Isidora, à cette apparition, inattendue poussèrent un joyeux cri d'étonnement. Mais avant qu'elles eussent eu le temps de se lever, Edouard, accouru au milieu d'elles, saisissait Marguerite dans ses bras, puis sa tante et Isidora. Il y eut un moment de trouble et de confusion indescriptible, où, tandis que l'émotion mouillait les yeux, la joie s'épanouissait sur les lèvres en rires spasmodiques et se trahissait par mille questions incohérentes.

Le colonel d'Availles s'était tenu discrètement à l'écart, respectant ces premiers épanchements et ressentant, à la vue de cette scène intime si nouvelle pour lui, une émotion où le sentiment de son propre isolement n'était pas sans mêler quelque amertume.

La marquise de Tréveneuc fut la première à l'apercevoir. Elle alla vivement à lui et, lui tendant la main :

—Je ne vous demande pas pardon de vous avoir un instant oublié, monsieur d'Availles, lui dit-elle avec un sourire ému. J'aime mieux vous dire tout la joie que j'éprouve à vous voir, et vous remercier, en votre nom à tous, d'avoir accepté mon invitation. Il y a longtemps que vous aviez votre place marquée ici, non pas seulement par les services que vous avez ren-